

MERCURIALE

LES LETTRES

JOURNAUX INTIMES, CHARLES DU BOS ET ANDRÉ GIDE.

— Je n'ouvre jamais un volume de « journal » sans une sorte de gêne qui ne va pas, pourtant, jusqu'à me retenir. La curiosité, on peut dire la gourmandise, est plus forte que le scrupule. Et c'est tant mieux, car jamais la discrétion ne se justifie moins que devant cette intimité qui s'ouvre à vous, qui s'offre à vous, qui force votre attention et sollicite votre regard.

Même dans le journal le moins écrit pour le public (Benjamin Constant, peut-être, Stendhal, je crois, le Baudelaire de *Mon cœur mis à nu*) il y a une part d'exhibitionnisme ou, si l'on préfère, de complaisant étalage. On n'écrit pas pour être lu, on ne souhaite pas de l'être (je mets les choses au mieux); mais on sait bien qu'on pourra l'être, on n'en refuse pas le risque : dès lors, plus ou moins consciemment, on compose avec lui. Bien peu d'intimistes ont exigé, par leurs dernières volontés, que fussent brûlées et dispersées leurs notations quotidiennes. Même les plus modestes et les plus effacés courent la chance de survivre : c'est peut-être un très beau sentiment, et très touchant en somme.

Aujourd'hui, la question ne se pose guère de savoir dans quelle mesure les écrivains qui tiennent un journal pensent que leurs secrets pourraient être un jour livrés au public. Ils s'en chargent eux-mêmes. Il est permis de croire que Stendhal, en écrivant *Henri Brulard*, le *Journal* ou les *Souvenirs d'égotisme*, se laissait aller à songer aux lecteurs de 1880, qui ne seraient pas fâchés de connaître dans son plus vif l'auteur d'une œuvre qu'enfin ils amèneraient à la gloire. Mais la pensée de ces lointains admirateurs l'inclinait moins sans doute que celle des « happy few » contemporains, qui comprendraient si bien le Beyle délivré des contraintes, tel qu'il se montrait dans son écriture privée, avec la franchise la plus cynique et la plus tendre. De savoir que cette petite société de lecteurs choisis ignorerait pourtant toujours ces pages, non écrites pour eux mais vraiment « faites pour eux », n'était rien de leur présence autour d'un écrivain qui s'abandonne dans la solitude. Ce tête-à-tête avec lui-

même n'était pas rompu par la pensée réconfortante que quelques centaines de Mérimées auraient été bien heureux d'assister à ce dialogue. Bien au contraire, sa sincérité, loin de s'en trouver atténuée, en était accrue, aggravée, au point de passer le vrai, car c'est d'être sincère qu'il s'agissait, non d'être vrai; on est plus assuré de tout dire quand on en dit plus qu'il n'en est, et l'excès trompe moins que la réticence (fût-elle involontaire); il va pour chacun dans le sens de sa vérité, et l'amplifie ou la dépasse sans l'altérer.

Si rétif au public que soit un homme qui a choisi de s'exprimer par l'écriture, si secrète que soit et veuille demeurer cette expression de lui-même, si intimes que soient ses épanchements, il n'est pas seul. Il invente la présence amicale et intelligente d'un lecteur idéal qui lui apporte le don de sa compréhension et, justement parce qu'il la connaît bien, surveille, pèse l'authenticité de ses aveux, de ses réactions ou de ses analyses, empêche qu'il ne s'égare ou se trahisse. Et ce lecteur, à la fois compagnon et censeur, peut fort bien être cette part de lui-même, autre que celle qui écrit, autre que celle qui a vécu ou senti ce qu'il écrit : cette part lucide, exigeante et narquoise, cette part réservée de l'être, comme étrangère à son comportement, qui regarde, pèse et juge et, si elle ne le retient ni ne le dirige quand il agit, le surveille quand il raconte.

Il paraît que ce lecteur idéal ne suffit plus à nos contemporains, ni l'espoir d'une postérité intéressée et attentive. Ils recherchent de leur vivant le contact avec le public; ils publient leur « journal » — incomplet, toutefois — comme leurs autres livres, et parfois à la place des livres qu'ils n'ont pas écrits. Peut-être faut-il voir, dans cette hâte à se livrer, une sorte d'appel aux lecteurs, un recours, un moyen d'échapper à soi-même, à cette confrontation redoutable et solitaire, de se montrer moins exigeant : la peur, la lassitude et la facilité marquent assez bien notre temps.

Je ne crois pas me tromper en disant que Charles Du Bos et André Gide ont été les premiers à prendre cette habitude de donner eux-mêmes au public et de choisir pour lui des pages qui, en principe, n'avaient pas été écrites à son intention. Et certes, ni à l'un ni à l'autre, on ne pourra adresser le reproche de manquer de scrupules — sinon, pour Gide, de repentir — ni de fuir devant la sincérité. Pas davantage on ne suspectera chez eux quelque soif de publicité ni le goût du scandale. Mais la rédaction même de leurs « journaux » comme les raisons qui les poussèrent à rompre leur intimité, s'avèrent, chez ces deux anciens amis, aussi différents que leurs natures mêmes.

Du Bos vivait, en quelque façon, pour son journal. C'était là la partie la plus vivante de lui-même. Admirable ami, admirable lecteur, il n'existait que par et pour l'échange, et dans le seul

mouvement d'une sympathie mutuelle. Aussi incapable d'éprouver le moindre sentiment pour quelqu'un, comme, à proprement parler, de comprendre un seul mot d'un livre, si le courant le plus intense ne s'établissait pas. Il n'aimait pas, il ne comprenait pas à moitié : il ne pouvait s'épanouir qu'à la pleine chaleur, imperméable au tiède; plus qu'imperméable, totalement absent, dans l'ignorance et le refus parfaits d'accorder la moindre existence à ce qui ne l'émouvait pas profondément. Ses rapports avec autrui (sans qu'il fit la moindre différence entre ses vivants et ses morts) comportaient une double et perpétuelle création de l'autre et de lui-même, création constamment foisonnante sans le miracle de laquelle il fût demeuré comme mort.

Rien, ni personne n'existait pour lui, que par lui. Et lui, n'existait point non plus que quelque main amicale ne l'eût fait retentir. Mais il n'atteignait à la plénitude de l'être que lorsque, la journée passée, la visite reçue, le livre un moment abandonné, la transposition s'opérait par la magie du journal. C'est alors que l'échange amorcé par la conversation ou par la lecture (c'était même chose pour lui) versait son flot et poussait son courant. Tout le jour, il avait, d'un même mouvement, amassé et prodigué; le soir, tout ce virtuel devenait réel, entrant en sa possession. En dictant ces phrases, longues, lentes, que toutes les nuances contribuaient à fleurir, toutes semblables à celles qu'il prononçait dans le dialogue le plus courant, il donnait forme à ses moissons du jour : la double création ne s'accomplissait vraiment qu'à cette heure où il parvenait à la plus grande intensité de sa propre présence.

Des années durant, le critique le plus pénétrant que nous ayons eu depuis Sainte-Beuve (d'une pénétration limitée aux seuls esprits qui pouvaient vivre dans son univers) n'avait pour ainsi dire écrit aucun ouvrage. L'effort d'ordonner, de composer, d'écrire lui était insupportable. Non point par paresse d'esprit, ni par difficulté devant ce que Montaigne appelle le discours continu. Mais cette application le détournait de son plaisir. Le journal n'était pas pour lui la compensation d'un auteur qui souffre de son avidité. Il était l'expression même de son être, son vrai contact avec la vie; moins son ouvrage que sa vie.

Il était, dès lors, assez naturel que Du Bos choisît, dans ces milliers de pages accumulées tout au long de son existence, la matière qui pouvait être communiquée au lecteur et qu'il répugnait à récompenser quand, telle qu'elle était précieusement, diligemment déposée, elle apportait, avec les idées, leur ajustement intime, leur éclosion, leur foisonnement, leur retentissement. A être détachées de celui qui les avait conçues, elles eussent perdu bien plus que ne leur eût fait gagner une sévère et artificielle ordonnance. La critique de Charles Du Bos ne par-

39-42 34
Louis Martin-Chauffier

vient à la suprême pénétration que par le canal du témoignage. Il hésita longtemps à supprimer le témoin.

Le journal de Gide, à l'inverse, remplit, en quelque façon, les intervalles laissés vides par le créateur. Il surgit aux époques des basses eaux, ou bien quand il accueille le créateur en proie à son objet, alors qu'il n'en est qu'au temps de l'heureuse, impatiente et inquiète poursuite; ou bien il abrite son repos, lorsque, l'œuvre accomplie, le créateur, délivré, se retrouve lui-même et jette sur le monde un regard détendu, découvre avec une joyeuse surprise ce qui ne lui était pas apparu aux jours où l'avidité de l'objet qu'il portait en lui bornait sa recherche à la nécessité, et forçait son choix.

Dans une œuvre aussi directement personnelle et singulière que celle d'André Gide, il peut paraître malaisé de distinguer le journal de ses autres ouvrages. Qu'est-ce donc, par exemple, que le *Voyage au Congo, Retour du Tchad*, sinon un journal cerné par l'occasion? Et quelle est la part étrangère et proprement créatrice de l'*Immoraliste* ou de la *Porte étroite*? On pourrait poser la question pour l'œuvre presque entière.

Il est loisible, cependant, de tracer une ligne de partage des eaux. Le même homme est là, partout, aussi présent, aussi attentif, aussi concerté, aussi divisé. Mais tantôt il s'exprime; tantôt il s'interroge. Présent, dans l'œuvre, comme l'agent — et non point d'une présence diffuse; présent, dans le journal, sous le double aspect de celui qui se reprend à vivre quand loisir lui en est laissé, et de celui qui scrute ce vivant et tâche de découvrir le mot de ses contradictions — et se complait à les multiplier — toujours tendu vers la prise, et toujours se dérochant à la prise: trop lucide pour ne pas savoir que cette tension et cette fuite le signifient également et que sa sincérité, pour être totale, doit être fonction de sa duplicité.

Le dernier volume du journal, paru à Alger, avant d'être publié à Paris, nous montre encore ces jeux où Galatée se poursuit elle-même, se dérobe, multiplie ses fuites et ses provocations. Mais ces jeux, désormais, déçoivent. Ils deviennent de plus en plus gratuits; André Gide ne conserve plus qu'avec effort le contact avec le réel. Ce qui manque, c'est sa présence. Le vivant n'est plus authentique. Il vient, pour tout homme, un temps où, à l'âge du journal, succède l'âge des mémoires; où, pour retrouver sa présence, il doit se tourner en deçà. Car, pour tenir un journal, la présence est requise; et, ne regardât-on que soi, il faut, pour se bien voir, marcher du même pas que le temps.

Louis Martin-Chauffier.